

«DO»

→ TEXTES :
EMMANUEL CHARLOT

Apprendre à être

DO, C'EST LA VOIE PAR L'APPROFONDISSEMENT D'UNE PRATIQUE. UN CONCEPT CLÉ DE LA PENSÉE ORIENTALE QUI NOUS CONCERNE PARTICULIÈREMENT...



KARATE-DO... SI ON TRADUIT BIEN, il s'agit de la « Voie de la Main Vide ». La main vide, on voit bien, mais la voie ? Quelle voie ? Admettons-le, pour les plus jeunes d'entre nous notamment, ce terme fait un petit peu film en noir et blanc, page de « Lagarde et Michard », bref, a un petit côté suranné, presque « too

la trace très datée d'un passé révolu. On a tort. Si en français, « voie » sent la poussière, c'est que ce terme tente depuis près d'un siècle de traduire un concept (celui qui va du Tao chinois au Do japonais) à la fois multi-millénaire et étranger à notre culture. Pour ce premier aspect, celui de son âge vénérable, le concept

« Si tu comprends quelque chose de A à Z tu comprends tout. »

S. Suzuki - maître Zen (XX^e siècle)

much », pour ne pas dire ridicule. Au temps de la « StarAc » le mot fait son âge et n'emporte pas l'imagination. Que l'on soit jeune ou moins jeune, d'ailleurs, car, il faut bien l'avouer, pour nous tous (ou presque), il est un peu comme ces mues d'insectes que l'on trouve parfois derrière un vieux rideau, abandonnées par leur ancien propriétaire, fragiles et légères, mortes. Ce n'est pas que le mot « voie » soit complexe à comprendre, c'est que l'on ne cherche même plus à le faire, comme s'il n'était que

« do » mérite autant le respect que la curiosité. Pour la seconde, son « étrangeté », c'est de privilège qu'il faudrait parler : celui des Budokas occidentaux des temps modernes, heureux favorisés qui peuvent toucher du doigt cette compréhension ancienne et venue de très loin, mais essentielle, dans une époque et une pensée qui la méconnaissent presque entièrement. Laissons donc tomber « voie » et intéressons-nous à « Do », trésor méconnu, concept-clé qui nous lie dans ...

LA VÉRITÉ DU BOL DE RIZ

Le repas du soir fini, et tandis que les autres moines se retiraient pour la prière, un jeune moine se tourna vers le Vénérable et lui demanda :

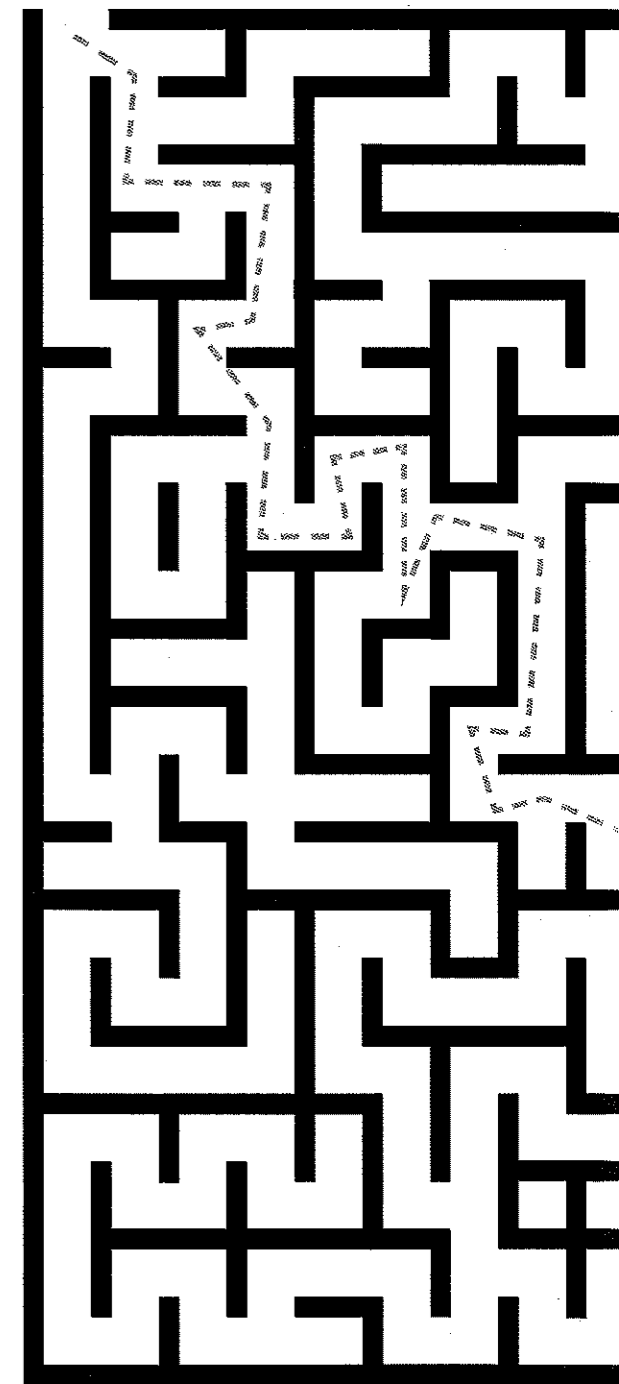
- « Maître, je vous implore, dites-moi le secret de la Voie ! ».

Le vieux moine sembla réfléchir et levant son visage vers lui, dit :

- « As-tu fini ton riz ? »

- « Oui ! »

- « Alors, lave ton bol. »



«DO»



BATTRE LE SINGE

Moriteru était le plus fort des hommes de la province. Large de torse, ses bras velus noueux comme des branches faisaient sa fierté. Vainqueur dans de nombreux tournois clandestins où tous les coups étaient autorisés, il ne se connaissait plus de rival... Si n'avait plané sur sa notoriété l'ombre de la réputation d'un maître de la province voisine, homme mûr dont tout le monde vantait le niveau exceptionnel. Tourmenté par cette concurrence, Moriteru décida brusquement d'y mettre fin. Il se mit en route et trois jours plus tard, arrivait tout poussiéreux devant la demeure de celui qu'il percevait comme un rival. Un homme, le regard ferme, fumait tranquillement sa pipe dans la lumière du soir. De sa voix la plus rude, Moriteru l'apostropha : « Es-tu Ono Takeuchi ? Si c'est toi, prépare-toi car je suis venu t'affronter ! »

Le regard du maître le toisa calmement : « Tu souhaites un défi... Tu dois faire tes preuves contre le combattant le plus fort de mon dojo. Il t'attend derrière la maison. »

Moriteru tourna rapidement le coin dans la maison pour tomber nez-à-nez avec... un singe qui prenait le soleil, un orang-outang, fort comme trois hommes et habillé grossièrement d'un kimono usagé, que le maître des lieux avait recueilli tout jeune lors d'un voyage. Surpris par l'intrusion, le singe se dressa avec un cri de colère et avec une agilité terrifiante, saisit Moriteru à bras le corps et le projeta violemment au sol. Revenu à lui un peu plus tard, Moriteru s'éclipssa. Sept ans plus tard, il revint. Il avait approfondi son art, s'était fait reconnaître comme un expert. Sous son regard droit et ferme, le singe baissa la tête et se réfugia dans la maison. Seul face au maître qui souriait, Moriteru s'inclina profondément.

... le temps et dans l'espace, aussi bien à la pensée orientale qu'à une certaine philosophie

concerne exclusivement – même dans beaucoup de formations artistiques, ce qui est un comble ! –

grand-chose et ne s'y intéresse guère, l'Orient a isolé et nommé un principe, notre principe, celui de « Do »...

En quoi consiste-t-il ? Jigoro Kano, inspirateur des Budo modernes et grand pionnier de l'éducation au Japon, en redécouvrant le vieux jujutsu, en avait constaté les effets sur lui-même. Il avait perçu ce mécanisme fondamental, isolé longtemps avant lui (voir par ailleurs) : apprendre à maîtriser une technique c'est, au-delà même de la maîtrise obtenue, une transformation progressive de l'être tout entier. « Do », on le sait, est une métaphore, celle du domaine et des chemins qui le parcourent. « Explorer un domaine » technique, c'est arpenter en aventurier, en chercheur, un territoire inconnu. Cela ne se fait pas sans guide – le *sensei* est celui qui a « fait avant » le

même parcours –, cela occasionne des expériences qui transforment notre rapport à nous-mêmes et aux autres, qui aiguisent notre perception du monde réel, au-delà des illusions et des a-priori. Travailler un système technique, ce n'est pas seulement devenir expert de ce système particulier, c'est maîtriser des principes fondamentaux et généraux, c'est progresser dans une forme d'approfondissement global de la vie, s'élever sur l'échelle de la conscience et de la sagesse. C'est à ce niveau qu'un maître de sabre, de zen ou de thé pouvait se trouver une expérience commune. Car, au bout de la perspective, il y a – pour les Orientaux – la haute maîtrise, celle de l'union totale avec ce qui est, celle de la perception immédiate et globale, dans laquelle le corps

et l'esprit ne sont pas séparés. En maîtrisant une chose, on maîtrise tout le reste...

Progresser et mûrir

Mais quel rapport le karatéka de base peut-il avoir avec ce vaste projet ? Peut-être, sans s'élever forcément sur les cimes de la haute spiritualité (mais pourquoi pas ?...), en constatant modestement que sa pratique martiale agit positivement non seulement sur son physique, mais aussi sur son caractère, sur ses modes de comportement. Et quoi de plus facile à comprendre ? Les pédiatres le savent bien, eux qui envoient si souvent les enfants timides ou au contraire trop turbulents vers la pratique des arts martiaux. Comprendre Do, c'est sans doute prendre simplement conscience de l'effet bénéfique de notre

pratique sur nous-même, au-delà de ce que l'on apprend. Devenir plus adroit, plus vif, plus précis, mais aussi plus concentré, plus ferme, plus déterminé, mais encore plus équilibré, plus patient, plus généreux... Un ensemble de qualités précieuses que l'on

soutiennent pour nous faire grandir et dont on ne peut dire si elles sont de l'ordre du corps ou de l'esprit, ou si elles ont plus de poids par leur dimension psychologique positive que par leur valeur morale. Mûrir pour progresser, progresser pour mûrir, voilà le cercle vertueux de la

« Connais toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les Dieux »

précepte japonais

universelle, dont nous sommes nous aussi les héritiers..., même si c'est sans le savoir. D'autant plus parce que nous sommes Occidentaux, « Do » est notre grande richesse.

Être et savoir

Dans notre société complexe et efficace, le savoir est privilégié. Nos formations commencent jeunes, sont exigeantes et nous amènent souvent très loin dans l'âge adulte. Nous ingurgitons une masse considérable de connaissances. Nous sommes des érudits. Cependant, cette connaissance

la dimension intellectuelle. Cela n'a pas toujours été ainsi. Dans le passé du monde, l'initiation, les principes d'éducation faisaient une plus large part à la nécessaire transformation intérieure de l'individu. L'Orient s'en souvient mieux que nous : il accorde encore aujourd'hui une importance plus grande à la progression intérieure qu'au savoir et nous rappelle que, en fait d'apprendre, il faut surtout « apprendre à être ». Et comment faire pour apprendre à être ? Notre culture actuelle n'en sait plus

« Arrivé à cinquante ans, je me suis trouvé naturellement dans la voie de la stratégie. Depuis ce jour, je vis sans avoir besoin de chercher davantage. Lorsque j'applique la voie de la stratégie aux différents arts et artisanats, je n'ai plus besoin de maître dans aucun domaine. »

Myamoto Musashi (Samouraï, XVII^e s.)

développe en même temps que l'on développe la maîtrise... Des qualités qui s'alimentent les unes des autres et se

pratique, un processus simple, mais essentiel qui est à la base de « Do ». Ce qui convient aux enfants convient aussi aux adultes et on ...

«DO»

... comprend bien l'intérêt fondamental pour un individu d'affermir son caractère, d'éduquer son sens moral, d'élaborer sa perception du monde autant qu'il aiguise sa maîtrise physique. Un intérêt qui dépasse, c'est l'évidence, le cadre étroit de la pratique. Un expert de karaté vaut moins par sa capacité à lever la jambe que par la somme d'expériences vécues qui l'ont transformé positivement, qui lui ont donné les moyens de mieux se connaître et de mieux se contrôler, de mieux connaître les autres et de mieux entrer en contact avec eux, et qui lui ont permis de pénétrer un peu plus profondément que la moyenne sous la surface des choses... On voit bien aussi l'intérêt pour une

collectivité humaine de compter un peu plus dans ses rangs d'hommes et de femmes formés de cette façon : c'est la dimension éducative à l'échelle de la nation qui était le grand projet des fondateurs du budo. Aujourd'hui, dans d'autres perspectives, cette dimension de l'éducation collective, ce levier pour « apprendre à être », qui manque à nos sociétés occidentales, est l'un des aspects les plus riches du budo.

La responsabilité du budoka

Outre la dimension du combat qui est un des aspects essentiels du processus de formation, outre sa richesse technique et la subtilité de ses

principes, outre sa complexité et son foisonnement qui permettent une pratique de toute une vie, le budo a une dimension que les autres disciplines du corps n'ont pas : sa culture. La symbolique du grade et du keikogi blanc, le rapport du maître et de l'élève, la force de son histoire... le karaté n'est pas la boxe, moins pour des raisons techniques que pour son enracinement dans un autre terroir culturel, une autre histoire, d'autres motivations. Et c'est l'expression du « Do » qui est la marque de cette différence. Derrière la recherche d'efficacité en self-défense ou en compétition, derrière les préoccupations diverses du pratiquant, il doit y

avoir une conscience fondamentale : celle d'être dans une démarche de formation de soi. C'est en cela qu'être budoka est une culture un peu à part

commencé, de persister dans la pratique avec sérieux, d'âge en âge, de faire de sa discipline sportive une discipline de vie. Quant à notre culture, c'est sans aucun

« Si tu n'étudies pas, voyage ! »

proverbe Africain

du monde sportif et une responsabilité. Cette responsabilité est modeste, c'est celle de prendre au sérieux sa propre discipline, d'avoir foi en sa capacité éducative – au-delà même du plaisir que l'on a à pratiquer, de la passion que l'on met dans la compétition par exemple. Être dans la « voie » du karaté, c'est peut-être simplement de continuer ce que l'on a

doute d'avoir conscience qu'au-delà des coups de pieds et des coups de poing, ce qui s'échange c'est de la fraternité. Notre pratique est un humanisme, c'est-à-dire qu'elle est faite pour rendre les hommes meilleurs, individuellement et collectivement. Au-delà de tout, le karaté-do « sert à ça » et le dit par son nom même. L'époque en a besoin. ■

L'ENNEMI EST À L'INTÉRIEUR

C'était un soir de doute. L'ennemi était partout. Invisible, il encerclait le camp des Matsumoto, encore protégé par son méandre de marécages. Il fallait trouver des secours et pour cela, envoyer un message au-delà des lignes ennemies. Avait été choisi Onisaburo Daiku, l'un des plus jeunes capitaines pour sa noblesse, son talent de combattant et sa fière apparence. Pour l'accompagner, Iseru Takamatsu, un guerrier chevronné, calme et expérimenté, qui fut le maître d'arme du jeune homme. On compte beaucoup sur sa connaissance parfaite des marécages avoisinants...

Sous une lune un peu trop lumineuse, glissant dans la brume humide, les deux hommes se taisent. Doucement, l'ancien pousse la barque à l'aide d'une grande pique. Assis à l'avant, le plus jeune contient sa nervosité. La nuit l'opresse et le labyrinthe des voies d'eau le trouble. Il s'attend au pire. L'ennemi n'est pas loin, dans l'ombre. Il peut jaillir à n'importe quel moment ! Soudain, c'est l'alerte. Une forme sombre, une barque, s'approche doucement. Dans le fond, on devine des formes. Des guerriers tapis, prêts à bondir !

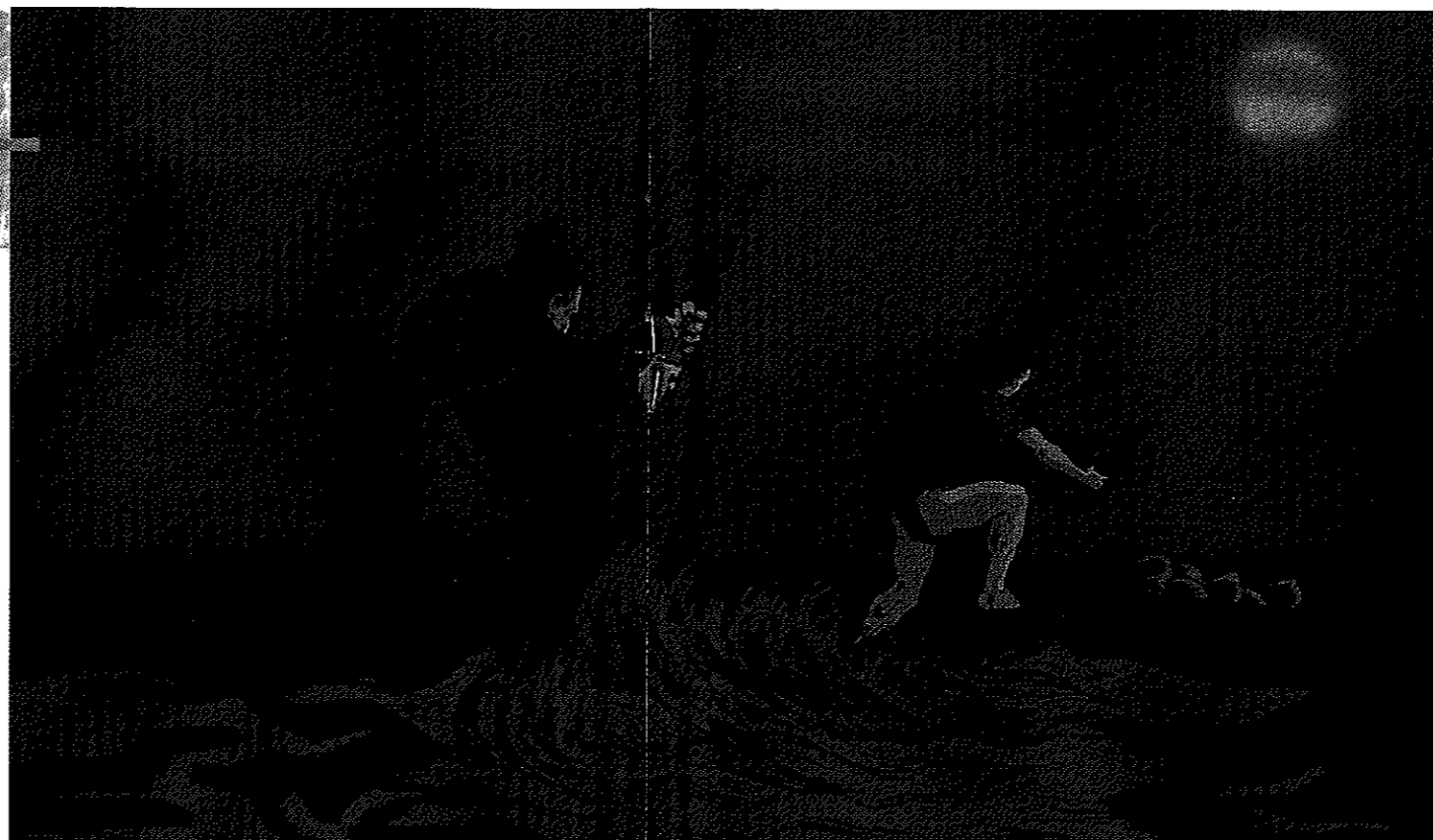
Il se dresse et tire sa lame. La barque tangue : « Qui êtes vous ! N'approchez pas ! »

Iseru Takamatsu maintient la barque en équilibre avec difficulté : « Tais-toi et assieds-toi ! »

Un silence. « L'ennemi » est passé en glissant sans que rien ne bouge. Après un temps, l'ancien s'adresse à celui qui fut son élève : « Dis-moi donc ce que tu as vu dans cette barque... »

- « Je ne sais pas. Je pense que c'était des sacs. Une embarcation à la dérive... »

- « Bien » dit l'ainé. « Alors peux-tu me dire contre quoi, exactement, tu as tiré ton sabre ? »



DE LAO TSEU A KANO (EN PASSANT PAR DOGEN)

C'est dans le fameux « Tao Te King », texte de référence du Taoïsme chinois que l'on trouve la prière importante qu'il est dans le titre de l'ouvrage. Le « Tao », l'absolu, ce que l'on ne nomme pas, mais ce vers quoi on doit tendre. Le même idéogramme est utilisé au Japon douze siècles plus tard (à partir du VIII^e siècle ap. JC) pour désigner les chemins vers les contrées lointaines, voies vers l'inconnu qu'on ne découvre qu'au fur et à mesure de l'avancée. L'idéogramme désignera aussi la zone géographique elle-même, puis, métaphoriquement, un domaine particulier de l'activité humaine. Respectant jusque dans l'abstraction l'ambiguïté du sens originel – à la fois « voie » et « domaine » – Do désigne aussi la méthode qui permet d'accéder à la maîtrise dans le domaine (la voie pour y atteindre) et le principe qui sous-tend la méthode.

C'est le moine bouddhiste Dogen, au XIII^e siècle, qui fera de cet idéogramme un point important de sa pensée. Par lui, « Do » exprime le concept subtil du cheminement spirituel, de l'évolution de l'être par l'acquisition de la maîtrise, une maîtrise qui se conçoit comme une avancée, un parcours dynamique, par la pratique et l'expérience, au cœur d'un domaine inconnu qu'on explore. Dans sa conception, chaque pratique particulière, menée avec suffisamment de persévérance et de vigilance, peut conduire l'adepte à l'universel, à l'absolu.

C'est l'époque où certaines pratiques culturelles s'emparent de l'idéogramme pour signifier que la maîtrise dans l'art n'est que la porte pour atteindre à l'essentiel : l'évolution spirituelle, l'union de l'homme avec lui-même, les autres et le monde. Ainsi en est-il alors de l'art du thé (Chado), de l'art floral (Kado), de la calligraphie (Shodo) ou du théâtre No, qui font partie des « gei-do », les arts... On parle alors aussi, mais plus rarement, de Bu-do, la voie du guerrier. Mais quand Jigoro Kano, à l'aube du XX^e siècle, retrouve ce concept, c'est en érudit qu'il l'exhume du vocabulaire du bouddhisme zen. L'idéogramme, à son époque, n'était pas employé couramment. « Pourquoi j'ai appelé ma méthode judo plutôt que jujutsu ? » explique Kano « Parce que ce que j'enseigne n'est pas seulement d'ordre technique. Bien sûr j'enseigne la technique (jutsu), mais c'est sur la méthode d'évolution (do) que je veux insister particulièrement. Par rapport au ju-jutsu, le ju-do a des visées plus vastes ». Une heureuse idée rapidement reprise par les maîtres du karaté-do, du Aiki-do, du Ken-do, du Kyu-do...